

Asile Verdi

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **35 (1897)**

Heft 47

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196566>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

régisseur, armés, chacun, d'un flacon d'eau de Cologne.

— Inutile, dis-je, cela va mieux, laissez madame se reposer quelques instants, et tout à l'heure elle pourra continuer la représentation. Seulement, après cet effort, je crois qu'il sera prudent de lui permettre de garder la chambre deux ou trois jours pour qu'elle puisse se remettre complètement.

— Bien, dit le directeur, il sera fait comme vous l'ordonnez, docteur.

Et je m'en allai et retournai dans la salle, non sans qu'en passant l'actrice ne m'ait serré chaleureusement la main en cachette.

C'est la seule fois que M. Ernest Blum se soit livré à l'exercice de la médecine, et on voit que pour cette unique fois, il eut la chance de s'offrir une belle cure ! »

Les parasols rouges et M. de Watteville.

(Notes historiques.)

C'était en 1793, époque où le régime de la Terreur dominait en France, sous les auspices de Robespierre et autres chefs montagnards de la Convention. Les villes du Pays de Vaud, Lausanne et Vevey, entre autres, étaient alors remplies d'émigrés français, royalistes nobles et prêtres pour la plupart, qui avaient échappé à la guillotine. Ils abhorraient, cela va sans dire, les insignes d'une révolution qui les avait contraints de quitter leur patrie. La couleur rouge, celle des *Terroristes*, les offusquait tout particulièrement. LL. EE. de Berne avaient d'ailleurs sévèrement interdit le port, en public, de ces insignes et de cette couleur.

Or il arriva que, par un beau jour d'été, une société de messieurs, de dames et de jeunes gens de Vevey se rendit en partie de plaisir aux *Pleyades*. Quelques personnes de la compagnie avaient des parasols et des parapluies de taffetas rouge de diverses nuances, dont elles se servaient, sur ces hauteurs, pour se garantir de l'ardeur du soleil. Elles furent aperçues de Vevey et dénoncées au bailli de Watteville, magistrat sévère à l'excès, qui crut voir là une réunion de *Jacobins* et envoya des huissiers et quelques soldats pour les surprendre au retour.

Lorsque nos promeneurs furent arrivés au pied de la montagne, ils furent arrêtés et conduits au château, où, après une verte réprimande, le bailli les menaça d'un châtimement exemplaire, en cas de récidive.

Les trente-deux métiers

DE LA FEMME ALLEMANDE.

Sous le titre de : *Que va devenir notre fille ?* un auteur allemand, M. Wild-Queisner, vient de publier une brochure, où il a consciencieusement donné la liste, exposé les conditions, indiqué les avantages et les inconvénients de toutes les professions ouvertes aujourd'hui aux femmes.

Sa brochure est ainsi un véritable manuel des parents allemands, et destinée non seulement à les guider dans le choix d'une carrière pour leurs filles, mais encore à les consoler de l'existence de ces filles qui sont pour eux, paraît-il, une source incessante de remords et de mauvaise humeur.

« Quand par malheur deux époux, au lieu du garçon attendu, voient arriver une fille, — nous dit M. Wild-Queisner, — la joie du ménage n'est qu'une demi-joie. Aux personnes qui s'informent, on répond invariablement : *Hélas ! une fille !* Et celles qui apportent les félicitations reçoivent en réponse : *Quel dommage que ce ne soit pas un garçon !* Et cela est ainsi même dans les ménages où il y a eu déjà un ou deux garçons avant la petite fille nouveau-née. »

Et l'auteur poursuit :

« Que si l'on demande à ces parents la cause d'une telle aversion pour le sexe féminin, l'explication est invariablement celle-ci : — C'est qu'un garçon a le monde entier ouvert devant lui ; il peut apprendre un métier, devenir indépendant, se faire

un foyer et cesser d'être à la charge de sa famille, tandis que, dans le cas d'une jeune fille, un bon mariage est à peu près la seule manière de s'en délivrer. Et même, alors, il faut s'occuper de l'installation du ménage, donner une dot, etc. Mais si la jeune fille ne trouve pas à se marier, c'est pis encore... Une vieille fille, cela représente à jamais quelque chose d'incomplet. Et vous voyez maintenant pourquoi notre mot d'ordre serait volontiers : *Surtout, pas de filles !* »

« Tel est donc le mot d'ordre — fort heureusement tout théorique — des parents allemands. Et c'est contre lui que s'élève — d'une façon, hélas ! toute théorique aussi — M. Wild-Queisner. Il explique à ses compatriotes que la difficulté de se débarrasser de leurs filles n'est pas, à beaucoup près, aussi grande qu'ils le croient, et que, à défaut du mariage, bien d'autres portes s'ouvriraient devant elles si on leur apprenait la bonne manière d'y frapper.

« Le tort de l'éducation présente des jeunes filles consiste, d'après notre auteur, en ce qu'au lieu de leur apprendre les choses utiles, on leur en apprend d'inutiles.

« Inutiles, en effet, dans la plupart des cas, l'étude du piano, celle du chant, celle du dessin, puisque si les jeunes filles se marient, elles ne tardent pas à oublier tout cela, et que si, au contraire, elles ne se marient pas, leurs talents artistiques restent improductifs, étant désormais les plus réfractaires de tous à s'échanger contre de bonne monnaie. Donc plus de piano, plus de chant, plus de dessin, sauf dans le cas de vocation très nettement affirmée. Et, au lieu de ces vaines sciences, une bonne éducation scolaire, de la lecture, de l'écriture, de la géographie, du calcul — surtout du calcul — et puis beaucoup de gymnastique, pour endurcir le corps aux fatigues de la vie.

« Et, quand elles auront achevé leurs classes, M. Wild-Queisner veut encore qu'on les exporte pour un an ou deux hors de leur maison, qu'on les mette en dépôt dans d'autres familles où il y a un ménage à diriger, des enfants à élever, voire du linge à laver et de la cuisine à faire. Il nous affirme que ce stage aura les meilleurs effets, même au point de vue sentimental, et que notamment il aidera beaucoup les jeunes filles à se gagner le cœur de leurs maris.

« Le mari cependant tarde-t-il à se montrer ? C'est alors qu'intervient M. Wild-Queisner avec une liste de trente-deux professions accessibles aux femmes.

« Mais chose curieuse, c'est à peine si, en fin de compte, sept ou huit de ces trente-deux professions lui paraissent assez sûres, assez lucratives pour qu'il prenne sur lui de les recommander. Le métier de vendeuse de magasin, au contraire, paraît à l'auteur l'objet d'une très injuste défaveur dans les familles. C'est à l'en croire un très bon métier, où il y a de l'argent à gagner et qui n'est pas trop fatigant. »

Une inspectrice des chapeaux de dames.

« La question des chapeaux au théâtre vient de faire encore un grand pas en Amérique. Le bourgmestre de Bridgeport (Connecticut) vient de conférer à une dame appartenant à la haute société de la cité qu'il administre, les fonctions d'inspectrice des chapeaux. » Cette dame, qui s'appelle Mrs Watson, fait tous les soirs une tournée d'inspection dans les théâtres de la ville. Aperçoit-elle une dame ayant un monument sur la tête en guise de coiffure, elle s'approche d'elle et l'invite poliment à retirer « sa tour Eiffel. » Si la spectatrice n'obtempère pas à cette invitation, Mrs Watson communique son nom et son adresse à tous les directeurs de théâtre de la ville, qui se sont engagés d'avance à ne plus délivrer aux délinquantes des places où elles pourraient gêner les spectateurs assis derrière elles.

Asile Verdi. — On sait que l'illustre maître Verdi a fait construire à ses frais un asile pour les vieux artistes pauvres ; mais ce qu'on ignore, c'est que l'illustre maître destine une grande partie de sa fortune à cette œuvre. L'asile sera complètement terminé dans quelques mois et pourra donner abri à une centaine de personnes, qui auront à leur disposition de vastes chambres d'habitation, une salle de concerts, etc., etc., et une chapelle.

M. Camille Boito, le frère du compositeur, est chargé du travail, qui coûtera plus de 500,000 livres.

Le bienfaiteur, non content de cela, a pris des dispositions testamentaires qui assurent à son œuvre un revenu annuel de 70,000 livres.

Malgré son âge avancé, quatre-vingt-cinq ans, Verdi se rend toutes les semaines de Saint-Agata à Milan pour surveiller le progrès des travaux.

Un de nos abonnés de Paris nous écrit :

Une aimable et jolie veuve, qui tient un restaurant dans le quartier du Marais, où je vais très fréquemment dîner, a reçu il y a quelques jours d'un de ses fidèles clients, sculpteur de mérite, la curieuse lettre que voici, et que j'ai eue par hasard dans les mains, juste le temps d'en vite prendre copie à votre intention :

Divin caillou,

Si vous n'étiez pas plus dur que le porphyre ou l'agate, le ciseau de mon amour, guidé par le maillet de ma fidélité, aurait fait de l'impression sur vous. Moi, qui ai donné aux matières les plus brutes toutes les formes, j'avais espéré qu'avec le compas de la raison, la scie de la constance, la douce lime de l'amitié et le poli de mes paroles, j'aurais fait de vous la plus jolie statue du monde ; mais, hélas ! vous n'êtes qu'une pierre insensible, et cependant vous embrassez mon âme ; vous demeurez froide comme le marbre : ayez pitié de moi, je ne sais plus ce que je dis, ni ce que je fais ; ai-je un dragon à sculpter ? c'est un amour qui se trouve fait par mon ciseau. Chère colonne de mes espérances, piédestal de mon bonheur, corniche de ma joie, si vous me rendez heureux, je vous élèverai des statues et des pyramides. Demain, j'irai chercher votre réponse.

FRANCIS.

Boutade.

Voici ce qu'ont inventé deux industriels de la Gironde, établis dans une même maison.

L'un tient un restaurant au rez-de-chaussée, l'autre est coiffeur au premier et unique étage de la maison.

La façade n'offre de surface que pour une seule enseigne, et il fallait réunir les deux industries sur une seule planche.

Le restaurateur, premier occupant, voulut figurer en tête, et voici ce qu'on lit sur la dite enseigne :

*Ici on trempe la soupe pour 30 centimes.
On coupe les cheveux au-dessus.*

Concert. — Le 22 courant, l'éminente pianiste parisienne, M^{lle} Clotilde de Kleeberg, donnera, au Théâtre, un concert, dont le programme est heureusement composé pour faire valoir son admirable talent.

THÉÂTRE. — Jeudi, la représentation de la pièce de Paul Hervieu, *Les Tenaillies*, a eu grand succès. Tous nos acteurs se sont fait applaudir. Mme Moret et M. Montherel particulièrement, ont interprété leurs rôles d'une façon supérieure.

M. Scheler, qui remplissait le rôle de Briquerville, dans la petite pièce finale, *l'Été de la St-Martin*, a pu faire valoir, une fois de plus, son talent incontestable de fin diseur. Il a été très applaudi.

Demain, dimanche, à 8 heures, **Monte-Cristo**, grand drame en cinq actes et douze tableaux. Le spectacle sera terminé à minuit.

Jeudi 25 novembre, *Le Maître de Forges*.

Dimanche 28 novembre, *spectacle extraordinaire*.

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET, LAUSANNE Agendas de bureaux pour 1898.

VIENT DE PARAÎTRE :

Au bon vieux temps des diligences

Deux conférences données à Lausanne

par L. MONNET

avec couverture illustrée par R. LUGEON.

En vente au bureau du CONTEUR VAUDOIS et chez tous les libraires.

Prix : 1 fr. 50.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.